

## Foot et samba à l'hôpital

Renato Lupinacci, chirurgien brésilien, exerce à la Pitié, à Paris



**I**L EST BRÉSILIEN, il a aussi un passeport italien, mais c'est à Paris que Renato Lupinacci exerce comme chirurgien digestif – à la Pitié-Salpêtrière, le plus gros groupe hospitalier public de la capitale, établissement d'excellence. A 28 ans, il a rejoint les quelque 20 000 médecins et chirurgiens titulaires de -diplômes étrangers, un groupe en augmentation constante qui constitue aujourd'hui près de 10 % du corps médical en France.

Pourquoi la France ? Avec un père chirurgien digestif aussi, des études et un internat dans la faculté renommée de Sao Paulo, la " voie royale "lui était assurée au Brésil. Il a préféré aller voir plus loin. Il a bien pensé aux Etats-Unis, mais il aurait dû au départ y faire de la -recherche. Va donc pour l'Europe. Italie, France, Allemagne ? Il n'avait plus aucun lien avec la première ; l'allemand lui -semblait trop difficile. Il a donc choisi Paris, parce que la chirurgie digestive française fait -référence et parce que sa faculté a passé un partenariat avec -l'organisme qui regroupe les -hôpitaux publics de Paris. Cela lui a facilité l'obtention d'un poste, d'un logement et d'un visa.

Arrivé en 2006, il occupe d'abord un poste de " faisant fonction d'interne ", puis de praticien attaché associé : en -attendant d'obtenir l'autorisation d'exercer en France – un examen difficile –, les médecins immigrés travaillent avec un statut et un salaire inférieurs à leurs confrères titulaires de diplômes français. Cela peut -durer des années.

### La barrière de la langue

Renato Lupinacci, lui, s'y est pris autrement. Grâce à ses grands-parents, émigrés d'Italie au -Brésil, il a acquis la nationalité italienne, qui lui a donné accès à l'espace Schengen. Puis, en 2007, il a passé une équivalence de -diplôme dans sa langue, au -Portugal. Il a alors eu droit à une procédure simplifiée pour exercer en France, où il est revenu en 2011, après avoir épousé une Française.

Après un an à temps partiel, il a trouvé son poste actuel. Tout semble aller pour le mieux. Bien sûr, il a fallu s'adapter à la pratique médicale et à ses concepts " très franco-français ". Lever la principale barrière, celle de la langue, qui n'est pas un -problème pour ses confrères qui viennent d'Afrique ou du Maghreb. Il a tout fait pour : " *Hugo, Zola, j'ai lu quarante bouquins en un an.* "

Le côté " foot et samba " des Brésiliens, comme il dit, lui permet de bénéficier d'un " capital de sympathie " auprès des -patients. " *Pour moi, c'est simple, dit-il, je ne suis pas sûr que ce soit partout comme ça.* " Un peu plus de la moitié des médecins immigrés en France viennent, comme lui, de pays extra-européens : 55 % du Maghreb, en premier lieu d'Algérie (42 % du total) ; 10 % de Syrie. Les 9 000 praticiens diplômés de pays européens viennent d'abord de Roumanie (33 %) et de Belgique (22 %). Les hôpitaux recrutent les deux tiers de ces médecins étrangers, surtout pour les urgences et la chirurgie : sans eux, la santé publique française aurait bien du mal à tourner.



Julie Balagué pour " Le Monde "

## Laetitia Clavreul, et Elise Vincent (Le Monde)

© Le Monde

---

◀ **article précédent**

" Mare Nostrum ", le dilemme...

**article suivant** ▶

Cosmopolitisme en cuisine

## Cosmopolitisme en cuisine



NICOLA MARFISI/FOTOGRAMMA

### Khalil, alias " Franco ", égyptien, tient une pizzeria à Milan



**" LA PIZZA ?** *Nous autres Egyptiens la faisons très bien et il y a une raison à cela : longtemps, l'Egypte a été un grand pays agricole, avec son Nil tel un don de Dieu, ses traditions et ses connaissances dans le maniement de l'eau et de la farine.* " Tant de mains arabes et de -visages du Moyen-Orient dans de si nombreuses pizzerias italiennes, c'est le fruit du mariage de deux traditions. Khalil, que tout le monde appelle " Franco ", nous l'explique.

Agé de 52 ans, cet Egyptien a quitté son pays natal pour l'Italie il y a plus de vingt-cinq ans. Cela en fait dix qu'il possède à -Milan la pizzeria La Stiva, située dans le quartier de Via Padova, la partie la plus multiethnique de la ville. Son cas est loin d'être isolé. Comme pour tant d'autres métiers traditionnels et manuels, pétrir, garnir et enfourner le plat emblématique de la cuisine transalpine est désormais l'apanage des nouveaux Italiens, originaires d'un autre pays. Et parmi eux, pas de doute : les fils du Nil l'emportent haut la main. Avec savoir-faire et le sourire, ils recréent chaque jour la magie de la pizza : sa pâte croustillante et digeste, son parfum et son goût originaux. Aujourd'hui, distinguer une pizza " à l'italienne " d'une pizza " à l'égyptienne " relève de la gageure.

D'après les chiffres de fin 2013, plus de 76 000 personnes originaires d'Egypte vivent en

Italie et un peu moins de la moitié (34 000) résident à Milan, la ville de la mode et de la vitesse. La ville où se tiendra Expo 2015, qui attirera des gens du monde entier pour parler alimentation et nourriture. La ville, enfin, où les Egyptiens forment une communauté spécialisée et irremplaçable. " *J'ai appris à faire la pizza dès mon arrivée, raconte Khalil, auprès d'un Napolitain qui avait 65 ans. Ses fils étaient repartis dans le Sud et il m'a enseigné son art. Maintenant, même si je suis propriétaire, je fais toujours la pâte moi-même. Comme ça, je suis sûr que la pizza est bonne.* "

Cinq employés italiens

A Milan, les pizzaïolos napolitains pur jus sont rares, une dizaine tout au plus. En revanche, ceux qui viennent d'Egypte dépassent les 120. Au four et au pétrin, du matin au soir. La plupart d'entre eux sont ici depuis une dizaine d'années au moins et, comme Khalil, se sont installés à leur compte. Aujourd'hui, ils se plaignent de la récession et de la concurrence chinoise – en cela aussi, ce sont de vrais Italiens. " *Lorsque je suis -arrivé, la situation était différente, il y avait moins d'étrangers. Mais ensuite, la crise a tout changé* ", explique Khalil-Franco. Il résiste, avec sa femme qui l'aide au restaurant et quatre enfants nés en Italie. " *J'ai cinq employés, tous italiens, par choix. Je ne peux pas me montrer ingrat : je dois et je veux rendre un peu de ce que j'ai reçu.* "

**Stefano Rizzato (La Stampa)**

© Le Monde

---

◀ **article précédent**

Foot et samba à l'hôpital...

**article suivant** ▶

L'Albanie, eldorado des Italiens...

## Labo sans frontières

Trevor Lawley mène ses recherches sur le génome au Royaume-Uni



**D**ANS UN MONDE où pandémies, effets du changement climatique et autres menaces se jouent des frontières, Trevor Lawley estime qu'il faut autoriser les scientifiques à faire la même chose. Depuis sept ans, ce Canadien vit au Royaume-Uni, où il occupe un poste à responsabilités au Wellcome Trust Sanger Institute, le plus grand laboratoire britannique de recherche en génomique. Sans la collaboration de collègues étrangers, souligne-t-il, il n'aurait pas pu développer son " médicament bactérien " novateur.



DR

" Les scientifiques sont de grands voyageurs ", observe M. Lawley. Sa propre équipe comporte des chercheurs indiens, iraniens, britanniques et australiens engagés sous contrat pour trois ans, et lui-même forme un chercheur nigérian. " On espère que certains d'entre eux -repartiront dans leur pays pour y diriger des recherches ", ajoute-t-il. Les étrangers représentent une minorité significative sur le millier de chercheurs employés par le Sanger Institute. Un sur cinq est européen, un sur sept est originaire de pays plus lointains. Les équipes de recherches de Sanger comptent des ressortissants de 61 pays.

### Interractions profitables

La diversité est un facteur essentiel d'efficacité. " L'expérience de mes collègues kényans, avec qui je travaille sur les maladies -infectieuses, est extrêmement -différente de la mienne. Ils ont manifestement une bien meilleure -approche de la fièvre typhoïde ; on les sent plus -impliqués. C'est -passionnant pour moi de voir de quelle -façon travaillent les hôpitaux de Nairobi. C'est pour nous un -rappel à l'ordre salutaire. De telles inter-actions ne peuvent être que profitables. "

Dans le domaine scientifique, ce sont les personnes elles-mêmes qui maintiennent les frontières ouvertes. " L'envie de collaborer avec ceux qui partagent vos centres d'intérêt explique en partie la -bougeotte. Je suis venu à Cambridge pour travailler avec un -chercheur dont j'avais fait la -connaissance à Stanford. Mon mentor est très connu. Il disposait des financements dont j'avais -besoin. C'est une communauté de recherche. "

" Comme on apprend constamment de nouvelles techniques, il faut être tout le temps sur la brèche. Nous avons ici un monsieur de 80 ans dont l'esprit est vif comme l'éclair. C'est sans doute dû en partie à l'existence qu'il a menée, à toujours se lancer des défis pour progresser. C'est ce que nous faisons tous en science. Les gens qui vous entourent sont un facteur primordial. "

En 2010, plusieurs grands chercheurs de Sanger ont protesté contre le fait qu'une limitation de l'immigration risquait d'empêcher certains scientifiques de haut niveau d'obtenir un poste. Sanger risquait de perdre sa place de leader mondial et de se faire devancer par ses rivaux américains ou chinois.

Depuis, la situation s'est éclaircie. Selon la classification du service britannique des visas et

de -l'immigration, le Sanger Institute est classé " *sponsor premium* " et bénéficie donc de certaines -dérogations. Trevor Lawley vient de -signer un nouveau contrat et devrait solliciter sous peu un visa permanent. " *Beaucoup de gens veulent rentrer chez eux. Au début, c'est ce que je pensais faire. Bien sûr, c'est un peu compliqué sur le plan personnel : j'ai dû laisser ma famille et mes amis au Canada. Mais je suis heureux ici.* "

**Nabeelah Shabbir (The Guardian)**

© Le Monde

---

◀ **article précédent**

L'Albanie, eldorado des Italiens...

**article suivant** ▶

L'informatique à la russe

## L'informatique à la russe

Alexander Novikov répare les PC des russophones de Munich



**L**A MER lui manque, bien sûr. Ils sont loin, désormais, le ressac -familier et les ponts qu'on -relève les uns après les autres la nuit, sur la Neva, pour laisser passer les grands navires. Alexander -Novikov vient de Saint-Pétersbourg. Il vit à Munich depuis trois ans. Comme beaucoup d'autres au cours des deux dernières décennies, il a quitté la Russie pour l'Allemagne. On entend désormais beaucoup parler russe à Munich, à Berlin, Cologne et Hambourg. La plupart de ces immigrés sont des Allemands de Russie, -descendants de ceux qui avaient été attirés dans le pays sous Catherine II. Pour Alexander, tous sont des clients potentiels.



DR

Ce Pétersbourgeois de 29 ans est informaticien, ingénieur diplômé, administrateur de systèmes. Mais à son arrivée en Allemagne, ce bagage ne lui a servi à rien. Parlant encore peu l'allemand, à peine l'anglais, il a commencé par faire le tour de tous les petits boulots possibles, y compris dans un supermarché. Puis il a eu une opportunité – ou plutôt, il a su l'attraper au vol. Alexander s'est mis à son compte. Il vivait alors en Allemagne depuis deux ans. En tant que Russe, l'idée ne lui était pas venue tout de suite. Comment l'aurait-il eue ? " *Sans relations, en Russie, tu n'as pratiquement aucune chance de fonder une entreprise* ", dit-il. A Munich, si. " *Dix -minutes, 40 euros, et j'avais pratiquement ma propre société.* "

L'intégration n'est pas un problème pour Alexander. Marié à une Allemande, il parle désormais couramment la langue, mais c'est grâce au russe qu'il travaille. Depuis un an, il répare des ordinateurs, installe des systèmes d'exploitation, éradique des virus, connecte des appareils et en assure la maintenance. Sa clientèle : des entreprises germano-russes, des particuliers russes, des Allemands de Russie. Tous sont heureux de trouver quelqu'un qui parle leur langue. Car Alexander sait qu'en russe, on ne dit pas qu'un ordinateur plante, mais qu'il freine : cela crée une complicité immédiate avec ses clients.

### Qualité de vie

La communauté russe est importante en Allemagne, et Alexander n'est que l'un des nombreux spécialistes informatiques venus de Saint-Pétersbourg, de Moscou ou d'Iekaterinbourg pour travailler en Europe. Tous ne sont pas venus pour l'amour d'une Allemande : leur motivation est souvent plus matérialiste. Les salaires en Russie sont relativement bas. " *Aux Etats-Unis, un programmeur peut gagner en huit heures dix fois ce que gagne son collègue en Russie* ", affirme Alexander. Et en Allemagne ? " *Mon tarif est un peu inférieur*, lâche-t-il avec un sourire -entendu. *Mais ça reste beaucoup plus que dans mon pays natal.* "

Il aimerait se développer, embaucher – il faut bien rêver. Revenir en Russie ? " *Je ne peux pas l'imaginer. Ici, la qualité de la vie est très supérieure.* " Il vit pourtant dans un quartier de Munich, Hasenberg, réputé défavorisé. Qu'importe : " *Je me sens bien. Pour les Allemands, ce quartier a peut-être tout d'un ghetto, mais le concierge fait le ménage tous les matins.* "

## Frank Nienhuysen (Süddeutsche Zeitung)

© Le Monde

---

◀ **article précédent**  
**Labo sans frontières**

**article suivant** ▶  
**Tous migrants**